

L'exil à Babylone

creuset du monothéisme

**Par
Thomas
Römer**
Professeur
d'Ancien
Testament
à la Faculté
de théologie
de l'Université
de Lausanne.



La ruine de Jérusalem et la destruction du Temple après l'exil d'une partie de la population du royaume de Juda vers Babylone bouleversent l'expression de la religion d'Israël. La religion nationale est ébranlée. Cette crise ne conduit pas à une rupture mais à un approfondissement original qui fait émerger le judaïsme ancien et l'expression d'une foi monothéiste.

Les auteurs bibliques qui nous ont transmis le témoignage de leur foi en Yahvé, seul Dieu d'Israël et de l'univers, n'ont pas eu recours à des conceptions abstraites. Le fait de confesser un seul Dieu était devenu pour eux une question de vie ou de mort... En 597, l'armée babylonienne investit Jérusalem. L'intelligentsia et l'establishment de la ville sont déportés à Babylone (selon Jr 52,28, 3023 personnes auraient été déportées, parmi lesquelles le roi Yoyakîn et les gens de sa cour). Dix ans plus tard, la ville est détruite, ses murs sont rasés et le temple est incendié. Une deuxième déportation a lieu à ce moment (Jr 52,29 indique 832 Jérusalémites). Certains textes bibliques (par exemple 2 R 25,21) donnent l'impression que le royaume de Juda était alors

entièrement vidé de sa population. Mais en réalité, seul dix à quinze pour-cent de la population fut exilé. La population rurale demeura en grande partie dans le pays et bénéficia de la politique de redistribution des terres mise en place par les Babyloniens (2 R 25,12; Jr 39,10). Le fait que les textes bibliques s'intéressent davantage aux exilés qu'à ceux restés dans le pays s'explique aisément. Ce sont les déportés ou leurs descendants qui sont à l'origine de la plupart des textes de l'Ancien Testament, notamment de ceux qui donnent une réponse monothéiste aux événements de 597/87. Nous ne pouvons guère surestimer le choc provoqué par l'anéantissement de Jérusalem. La destruction du temple, la déportation de la famille ►

Le Dieu unique

royale et l'occupation du pays par une puissance étrangère signifiaient la mise en question radicale de la religion officielle de Juda. Celle-ci se caractérisait par la vénération de Yahvé comme Dieu national (sans exclure le culte d'autres divinités) autour des trois piliers traditionnels: temple, roi et pays. Or, une telle religion nationale était dorénavant devenue impossible. Dans les catégories qui lui étaient propres, la destruction de Jérusalem et la déportation de sa classe dirigeante ne pouvaient être interprétées que comme l'abandon de Juda par Yahvé (Ez 8,12) ou comme la faiblesse de Yahvé, incapable de défendre son peuple contre les Babyloniens et leurs dieux (Es 50,2). C'est dans ce contexte que va se profiler la confession de Yahvé comme seul et unique Dieu.

Les réponses monothéistes à la crise de l'Exil

Les Judéens exilés vont élaborer trois réponses monothéistes à la crise de l'Exil. Un premier groupe de scribes, qu'on appelle deutéronomistes (ils s'inspirent du style et de la théologie du livre du Deutéronome), éditent une histoire d'Israël et de Juda, qui s'étend de l'époque de Moïse (Dt) jusqu'à la chute du royaume de Juda (2 R 24-25). Cette historiographie explique la catastrophe de l'exil par l'incapacité du peuple et de ses chefs à se conformer aux lois de Yahvé. Dans le Deutéronome, Israël est constamment mis en gar-

de contre le danger de la vénération d'autres divinités. Comme tout au long de son histoire, le peuple et ses rois ont vénéré d'autres dieux (2 R 17, 16-20), la colère de Yahvé les a finalement livrés aux Babyloniens. Les

textes deutéronomistes qui prônent la vénération exclusive de Yahvé ne reflètent pas encore un "monothéisme théorique", puisque les autres dieux ne sont pas niés dans leur existence. Ils représentent au contraire un énorme danger pour Israël. Ce n'est que dans les textes deutéronomistes les plus tardifs (sans doute du début de l'époque perse), qu'on trouve des énoncés célébrant Yahvé comme Dieu unique: "Reconnais-le aujourd'hui, et réfléchis: Yahvé, lui, est Dieu, en haut dans le ciel et en bas sur la terre; il n'y en a pas d'autre" (Dt 4,39). Le monothéisme deutéronomiste se dit dans un discours d'exclusion. Reconnaître Yahvé

comme le seul et vrai Dieu implique une attitude d'intolérance et de rejet à l'encontre des autres peuples (cf. notamment Dt 7).

En revanche, l'élaboration du credo monothéiste dans les textes sacerdotaux du Pentateuque se fait de manière plus universaliste. Le Dieu d'Israël est

L'Exil ne pouvait être interprété que comme l'abandon de son peuple par Yahvé ou sa faiblesse devant d'autres dieux



British Museum

Tablette d'argile en cunéiformes témoignant de la présence d'exilés juifs à Babylone: elle porte le nom d'Abu-Nadib (Abinadab), un patronyme juif rencontré dans l'Ancien Testament. (British Museum).

ISRAËL

Le terme est utilisé ici dans un sens théologique pour désigner le groupe des vénérateurs de Yahvé. Il faut néanmoins rester conscient du fait que le mot désigne d'abord le royaume du Nord (Samarie). C'est seulement après la disparition de celui-ci (722 av. J.-C.) que ce terme est devenu disponible et qu'il a pu être revendiqué par le royaume de Juda qui s'est dès lors auto-perçu comme le "successeur" de son grand frère. Historiquement, les textes de l'AT ont été rédigés par des intellectuels judéens qui ont fait d'*Israël* un terme théologique.

Prisonniers juifs lors de la prise de la place-forte de Lakish par les Assyriens (701 av. J.-C.). Détail d'un relief du palais de Sennachérib à Ninive aujourd'hui déposé au British Museum.



E. Lessing / Magnum



Égyptiens au travail (British Museum)

À LIRE

LE DIEU DISTRIBUÉ. UNE ANTHOLOGIE COMPARÉE DES MONOTHÉISMES
par J. Lambert.
Le Cerf, Paris, 1995.

LE MONOTHÉISME EST-IL DANGEREUX ? QUELQUES RÉFLEXIONS À PROPOS DES ORIGINES DE LA RELIGION BIBLIQUE
par A. de Pury.
Zofingia 130, 1990, pp. 493-507.

ISRAËL CONSTRUIT SON HISTOIRE. L'HISTORIOGRAPHIE DEUTÉRONOMISTE À LA LUMIÈRE DES RECHERCHES RÉCENTES
A. de Pury, T. Römer et J.-D. Macchi éd.
Labor et Fides, Le Monde de la Bible 34 Genève, 1996.

LE PEUPLE ÉLU ET LES AUTRES. L'ANCIEN TESTAMENT ENTRE EXCLUSION ET OUVERTURE
par T. Römer.
Poliez-le-Grand, 1997.

d'abord le Dieu qui prend soin de l'humanité toute entière (Gn 1 ; 9, 1-17 : l'alliance concerne les descendants de Noé, c'est-à-dire toute l'humanité). Les auteurs sacerdotaux n'hésitent pas, pour désigner Yahvé, de recourir au nom divin archaïque d'"El Shaddaï" (Gn 17). Cette divinité fut vénérée en Mésopotamie et, à l'époque perse, parmi quelques tribus proto-arabes. Le monothéisme sacerdotal comporte alors une dose de syncrétisme, Yahvé étant devenu le Dieu de l'univers par assimilation de diverses épithètes divines et par l'intégration de la religiosité populaire.

La réflexion monothéiste la plus poussée se trouve dans le Deutéro-Isaïe (Es 40-55). Elle se développe dans une collection d'oracles anonymes célébrant l'arrivée du roi perse Cyrus à Babylone en 539 av. J.-C. Au contraire des textes deutéronomistes et sacerdotaux, la réflexion du Deutéro-Isaïe propose une "démonstration théorique" du monothéisme, et en constitue par suite l'épanouissement au sein du canon vététotestamentaire. Tous les peuples sont appelés à reconnaître qu'il n'y a pas d'autre Dieu que Yahvé (Es 45,6). Toutes les autres divinités ne sont que des chimères, du "bois à brûler" (Es 44, 15). On se moque du commerce des statues de divinités dont la seule utilité est d'enrichir les artisans : "Ceux qui façonnent des idoles ne sont tous que nullité, les figurines qu'ils recherchent ne sont d'aucun profit... Qui a jamais façonné un dieu pour une absence de profit ?" (Es 44,9-10). Cette affirmation de l'unicité de Yahvé – souvent identifié par le Deutéro-Isaïe à El (cf. 43,12) – est présentée comme une sorte de révolution théologique. La révélation de Yahvé en tant que Dieu unique de tous les peuples et de l'univers équivaut à une nouvelle révélation : "Ne vous souvenez plus des premiers événements, ne ressassez plus les faits d'autrefois. Voici que moi je vais faire

du neuf qui déjà bourgeoonne ; ne le reconnaitrez-vous pas ?" (Es 43,18-19). L'élaboration d'une foi monothéiste se comprend alors comme une réponse des intellectuels juifs aux bouleversements des années 597/87. Mais il serait faux de comprendre cette foi en Yahvé exclusivement comme un développement interne au judaïsme.

Des conditions favorables à la foi monothéiste

Au VI^e siècle av. J.-C. le monothéisme était quasiment "dans l'air du temps". En Grèce, les philosophes dits "présocratiques" (comme Xénophane) critiquent le panthéon populaire et défendent l'unicité de la divinité. Le dernier roi babylonien Nabonide (550-539) restaura les temples du dieu lunaire Sin à Ur et à Harran et voulait apparemment faire de Sin le Dieu unique de l'empire babylonien. Le clergé de Mardouk, farouchement opposé à cette tentative, se rallia au roi perse Cyrus et lui livra en 539 av. J.-C. la ville de Babylone. Cyrus se présente, dans un texte de propagande, comme l' élu de Mardouk envoyé pour pacifier l'univers. Le texte du "cylindre de Cyrus" ressemble à la célébration de Cyrus comme messie de Yahvé en Isaïe 40ss (voir encadré ci-dessous).

L'universalisme monothéiste du Deuxième Isaïe lui permet de présenter Cyrus comme messie de Yahvé en s'inspirant de la propagande du roi perse. L'influence perse sur l'élaboration du monothéisme judéen s'accroîtra sous Darius et ses successeurs qui introduiront le culte d'Ahoura Mazdâ comme religion officielle de l'Empire achéménide.

Les origines de la vénération d'Ahoura Mazdâ et de son prophète Zoroastre sont encore mal connues. Nous savons en revanche que les souverains achéménides ont adopté les doctrines de Zoroastre et qu'ils ont légitimé leur empire par la référence au "grand Dieu". La référence à Ahoura Mazdâ est omniprésente dans les inscriptions royales : "Ahoura Mazdâ est le grand roi qui a créé cette terre ici, qui a créé ce ciel là-bas, qui a créé l'homme, qui a créé le bonheur pour l'homme, qui a fait Darius roi, unique roi de nombreux". On peut caractériser la religion officielle de l'Empire perse de "monothéisme inclusif", car les Achéménides étaient généralement tolérants à l'égard des croyances des populations sou- ▶



British Museum

Cyrus II le Grand, fondateur de l'Empire perse, est cité une vingtaine de fois dans la Bible. C'est lui qui autorise le retour de tous les fils d'Israël sur la terre que "le Dieu du ciel" leur avait donnée.

Le Cylindre de Cyrus

*[Mardouk] prit par la main Cyrus...
il le nomma
il soumit à ses pieds le pays de Gutium et les Mèdes...
Il fit sans cesse paître avec justice et droiture...
[Mardouk] alla sans cesse à son côté...
je rassemblais tous leurs gens
et je les ramenais à leurs localités...*

Isaïe 40-55

*À Cyrus que je tiens par sa main droite (45,1)
[Yahvé] qui t'appelle par ton nom (45,3)
pour abaisser devant lui les nations (45,1)
Je dis de Cyrus : C'est mon berger (44,28)
Moi-même devant toi je marcherai (45,2)
Il renverra mes déportés (45,13)...*

LE DIEU D'ISRAËL

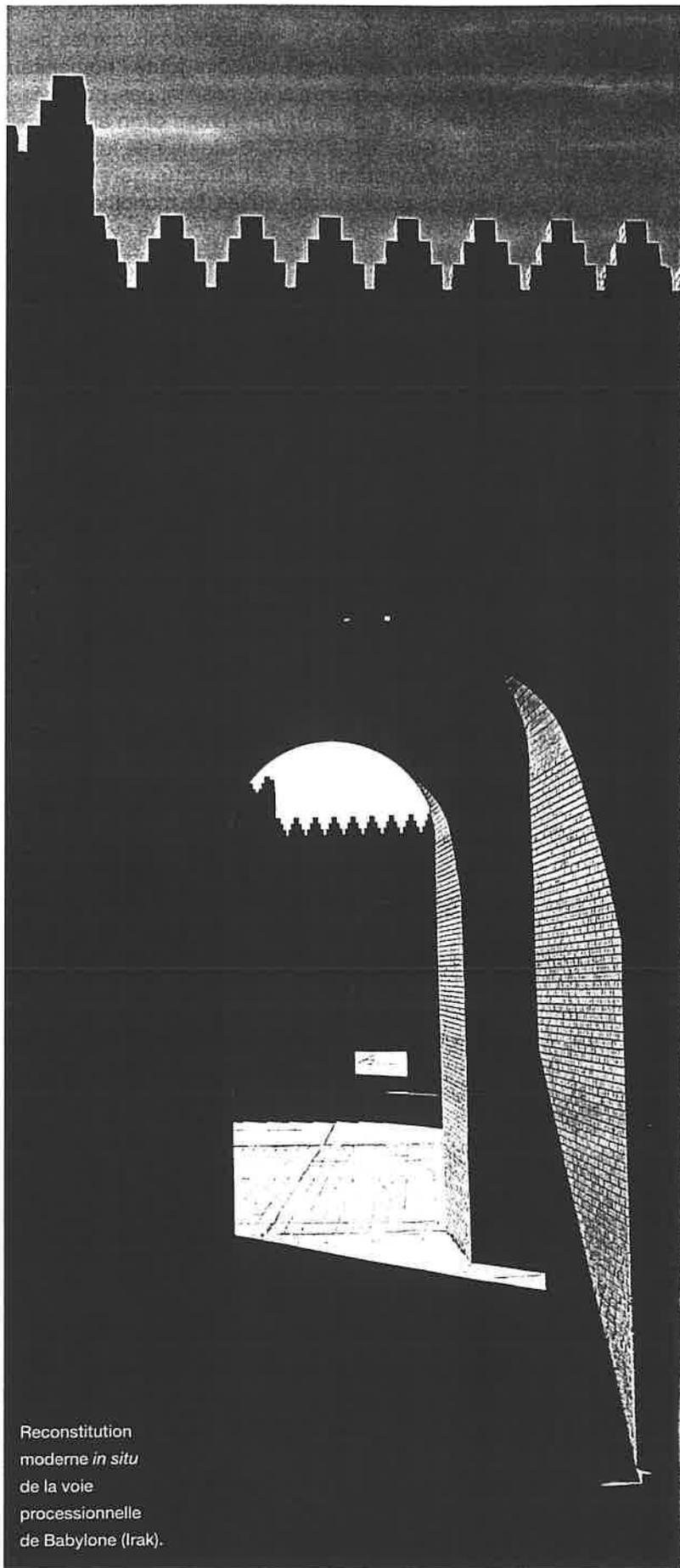
mises. Il fallait simplement que les dieux de celles-ci soient "compatibles" avec Ahoura Mazdâ. Il est remarquable que la publication de la Tora (le Pentateuque), qui devient le fondement du judaïsme monothéiste dès l'époque perse, se fait par Esdras, un émissaire de la cour achéménide. En 7,12, Esdras est appelé "scribe de la loi du Dieu des cieux". Ce titre s'applique aussi bien à Ahoura Mazdâ qu'à Yahvé. En Esd 7,26, la loi du Dieu d'Esdras équivaut à la loi du roi perse. Il s'ensuit que l'élaboration du monothéisme juif trouva des conditions favorables dans le cadre de l'Empire achéménide. D'ailleurs aucun texte de l'Ancien Testament ne fait apparaître une hostilité vis-à-vis des Perses.

La foi en Yahvé, le Dieu unique, n'est cependant pas une simple *interpretatio judaica* du culte d'Ahoura Mazdâ. Car contrairement au zoroastrisme qui se caractérise par une opposition très forte entre le Dieu du bien et les forces du mal, la foi biblique a résisté au dualisme. Certes, Satan fait quelques brèves apparitions dans certains récits de la Bible hébraïque (Job 1; 1Ch 21,1), mais de façon marginale et en restant inférieur à Yahvé. Un texte du Deutéro-Isaïe se lit d'ailleurs comme un rejet du dualisme de la religion perse: "C'est moi qui suis Yahvé, il n'y en a pas d'autre; je forme la lumière et je crée les ténèbres, je fais le bonheur [en hébreu: *shalom*] et je crée le malheur. C'est moi Yahvé qui fais tout cela" (Es 45,6-7).

Les conséquences de la révolution monothéiste sur le judaïsme

La prise de conscience de l'universalité de Yahvé posa aux théologiens des époques exilique et post-exilique le problème suivant: comment concilier d'une part l'affirmation que Yahvé est le Dieu du ciel et de la terre, et d'autre part le fait qu'il entretienne une relation toute particulière avec un seul peuple? La réponse se trouvait dans l'affirmation forte de l'élection d'Israël-Juda par Yahvé. Les textes du Deutéronome qui datent des VI^e/V^e siècles av. J.-C. insistent sur le lien entre création et élection (Dt 4,32-40; 10,14-15). À l'époque de la monarchie, le roi seul était l'oint, l'élu de Yahvé, mais à une époque plus tardive, c'est le peuple entier qui s'est substitué au roi. L'idée de l'élection permit ainsi au judaïsme d'inscrire le particulier dans l'universel.

La découverte que la foi en Yahvé n'avait besoin ni d'un espace précis (le temple ou le pays), ni d'une institution politique (la royauté) va permettre au judaïsme de vivre n'importe où dans le monde, en diaspora. La Loi, la Tora, qui contient tout ce qu'il faut pour vivre sa foi en Yahvé, Dieu de l'univers et Dieu d'Israël, devient une "patrie portative". Comme le disait jadis l'exégète Julius Wellhausen: "Le Déluge de l'exil qui menaçait de noyer les Israélites s'est transformé pour eux en un bain de nouvelle naissance" ■



Reconstitution moderne *in situ* de la voie processionnelle de Babylone (Irak).

Théologie officielle et religion populaire

par Thomas Römer (Université de Lausanne)

La plupart des textes de l'Ancien Testament nous viennent d'un petit groupe d'intellectuels qui tentèrent pendant et après l'exil babylonien de reformuler la foi yahviste. Ce faisant, ils ne se soucièrent nullement des préoccupations des "Judéens moyens", dont la plupart étaient restés en Palestine.

La distinction entre "religion officielle" et "religion populaire" s'est imposée depuis longtemps à la sociologie de la religion. Pour connaître la religion populaire judéenne d'alors, l'historien doit lire l'Ancien Testament entre les lignes et prendre en compte des documents extra-bibliques.

L'étude
des noms propres

Les noms que les parents donnent à leurs enfants sont un bon indicateur de la religion populaire. Dans l'Antiquité, ces noms sont presque toujours théophores, c'est-à-dire qu'ils font référence à une divinité dont ils expriment une attitude, une action, ou un souhait qu'on lui adresse. L'Ancien Testament a conservé, à côté de noms théophores yahvistes (comme Jonathan: "Yhwh a donné"), de très nombreux noms propres se rapportant à diverses divinités: Ishbaal ("Homme de Baal"), Elqana ("El a créé"), Abram ("Le Père [l'ancêtre divinisé] est élevé"). Ces noms ne sont nullement les résidus d'une époque archaïque. Les textes bibliques et extra-bibliques montrent que des noms propres judéens formés à partir de noms de dieux étrangers sont encore en vogue aux périodes babylonienne et perse: Mardochee ("Appartenant à Mardouk"), Shinuçur ("Que Sin [Dieu lunaire] protège").

Les théologiens qui ont édité la Bible ont conservé ces noms qui étaient bien trop répandus et dont certains éléments théophores (notamment "El" et "Ab") pouvaient être identifiés à Yahvé. Dans certains cas cependant, on a tenté une sorte de censure. Dans les livres de Samuel, les derniers rédacteurs ont substitué à certains noms en "baal" la terminaison en "bosbet": ainsi Ishbaal est devenu Ishbosbet ("Homme de la honte").

Les pratiques polythéistes aux époques babylonienne et perse. Une grande partie de la population judéenne non déportée reste apparemment attachée aux pratiques polythéistes. Plusieurs textes qui adoptent la perspective de la Gola (les exilés à Babylone) critiquent ces pratiques. Ézéchiel (chap. 8) nous apprend que pendant l'époque babylonienne, on célébrait à Jérusalem le culte de Tammouz, un dieu mésopotamien très populaire dont la mort et la résurrection garantissaient la fertilité du pays. Selon lui, les habitants de Jérusalem justifiaient leurs pratiques religieuses par le fait que Yahvé aurait abandonné le pays. De même, le culte d'une déesse appelée la "reine du Ciel" était encore très répandu au moment de l'Exil; il s'agissait d'un culte familial où les femmes jouaient le rôle central. Le chapitre 44 du livre de Jérémie critique sévèrement cette vénération. Les destinataires de la critique en revanche s'opposent à l'interdiction de leur culte:

"Nous allons faire tout ce que nous avons décidé: brûler des offrandes à la Reine du Ciel, lui verser des libations comme nous l'avions fait dans les villes de Juda et les ruelles de Jérusalem... alors nous avons du pain à satiété et nous vivions heureux sans connaître le malheur. Depuis que nous avons cessé de brûler des offrandes à la Reine du Ciel nous manquons de tout et nous périssons par l'épée et la famine" (v. 17-18).

*Il faut en déduire que l'abolition du culte de la reine du Ciel (sans doute la déesse Ashé-
ra) était encore vivement discutée dans le judaïsme des VI^e/V^e siècles avant notre ère. Un témoignage intéressant de la survivance d'une religiosité populaire nous provient des documents de la communauté juive installée à Éléphantine, une île située sur le Nil dans le sud de l'Égypte qui abritait une garnison militaire à l'époque perse. Dans cette communauté qui avait son propre temple, on a continué d'associer une déesse à Yahvé (Yahô). Ainsi, on prêtait serment par "Yahô le dieu, par le temple, et par l'Anat de Yahô"*